



La basse cour de la ferme

Une page d'histoire

La ferme de Marchémas

Le Centre Hospitalier Henri Ey a été créé le 25 avril 1861. De 1875 à 1879, la ferme de l'hôpital est en construction sur le terrain dit des «Garences» (actuellement l'ESAT). Les bâtiments d'exploitation se composent d'une grange pour fourrage, d'un hangar pour machines agricoles et charrues, d'une écurie pour 4 chevaux, d'une étable pour 20 bêtes, d'une bergerie pour une centaine de moutons, d'une porcherie pour 20 bêtes...

Au moment de la seconde Guerre Mondiale, suite à des problèmes d'approvisionnement, les patients souffrent de carences alimentaires et la nourriture pour animaux vient à manquer.

La naissance du projet de Marchémas

Le 20 octobre 1941, le Dr Jean Picard, Directeur-Médecin, en présence du Dr Henri Ey, Médecin chef du service des femmes, communique à la Commission de surveillance le bulletin de mouvement de la population : 536 malades à ce jour, contre 695 en novembre 1940 et 737 en avril 1939.

Le Dr Picard signale que la récolte en orge et en avoine est déficitaire. L'alimentation des vaches laitières, des porcs et des chevaux de l'établissement sera impossible à partir de mars 1942. Rappelant à nouveau les extrêmes difficultés rencontrées quotidiennement pour le ravitaillement de l'établissement et pour les fournitures nécessaires à l'entretien du cheptel, le Directeur-Médecin mentionne l'existence d'une petite ferme de 40 hectares (Marchémas). Située à une faible distance de l'hôpital, elle sera à louer au prix de un quintal et demi l'hectare. «L'insuffisance actuelle de nos ressources en produits agricoles nous oblige à rechercher dans la mesure du possible la plus grande autonomie de moyens. L'apport important de gros légumes (pommes de terre surtout) pour la nourriture des malades et la possibilité de l'alimentation totale et suffisante des animaux de la ferme se trouverait ainsi réalisée. L'exploitation pourrait être aisément confiée aux membres du personnel disponibles du fait de la diminution des hospitalisés sans qu'il soit fait appel à une main-d'œuvre supplémentaire».

28 années de location...

Ainsi en février 1942, l'établissement signe une convention transactionnelle avec le propriétaire de la ferme de Marchémas. Cette convention comporte une location de cent quintaux de blés pour la totalité de l'exploitation. La ferme est alors gérée par Monsieur Pichot, charretier à l'asile depuis le 7 novembre 1935. Sa femme s'occupe de la basse-cour et de la laiterie, ainsi que de la préparation des repas des deux patients affectés à l'exploitation.

L'exploitation est dotée de 2 chevaux de culture, 6 vaches laitières, 25 à 30 moutons, 1 voiture, 1 tombereau, 1 charrue, 1 rouleau, 1 herse canadienne, 1 tarare Denis et 3 herses.

Le 1^{er} août 1958, l'exploitation de la ferme est confiée à M. et Mme Hubert, contremaître et vachère. Ils y travaillent avec des patients pendant douze ans et demi, jusqu'à la résiliation du bail de location le 1^{er} octobre 1970. Les raisons de cette location sous l'occupation n'existant plus, l'exploitation devient peu rentable et le bénéfice ergothérapeutique tiré du reclassement de certains malades s'amenuise par manque de débouchés dans le secteur agricole.

Vers la fin de l'année 1970, le domaine n'est plus exploité par l'établissement malgré la proposition faite le Dr Henri Faure, Médecin chef du service enfants, de transformer la ferme de Marchémas en colonie agricole pour adolescents jeunes adultes inadaptés mentaux.



Souvenir d'un épisode de vie institutionnelle et familiale : des moments forts d'apprentissage des valeurs et du savoir-vivre d'une fratrie de 7 enfants

Le 1^{er} août 1958 mes parents sont arrivés à vélo pour prendre leurs fonctions dans la ferme de « Marchémas ». Ma mère avait 20 ans et mon père 26 ans. Il sortait dernièrement de la guerre d'Algérie. Ils avaient un bébé de 3 mois, mon grand frère.

Quelle ne fût pas leur surprise de prendre place dans des bâtiments d'habitation en très mauvais état et sans confort ! Pas de salle de bain et oui, un baquet pour le bain. Les WC en bois étaient au fond du jardin. Mais il fallait faire face, gérer une ferme et surtout le plus complexe pour un jeune couple non expérimenté « c'était la prise en charge » de trois patients avec « la maladie mentale ». Pierre : caractériel, épileptique, Gilbert : 14 années de cellule aux anciennes Berges, et Jean : taciturne le plus dangereux et surtout le plus imprévisible.

Comme le disent souvent et encore aujourd'hui mes parents « que la première journée fût difficile ». Cela me paraît aujourd'hui bien faible.

Cette épreuve passée, mes parents sont restés 2 mois auxiliaires avant de passer le concours pour devenir stagiaires.

Voici un départ, qui mérite « un bout d'histoire », je leur voue beaucoup de mérite.

Les malades vivaient dans une grande chambre au bout de notre pièce principale où se tenaient 3 lits de fer, 3 chevets et 3 seaux en plastique. Une odeur « de vieux tabac » y régnait. Ils fumaient dans leur chambre, c'était « leur lieu de vie ».

Ils avaient une cuvette en émail et une glace accrochée à un clou pour leur brin de toilette. Mais ils n'oubliaient jamais de se raser, c'était important à l'époque.

Ils étaient habillés en bleu de travail, et la tenue faisait la semaine. Tous les samedis, ils allaient à pied se laver à l'hôpital et revenaient habillés en tenue de velours grosses côtes marron pour le dimanche car les familles venaient leur rendre visite. L'un avait une femme et des enfants. C'était difficile pour la souffrance des familles.

Le quotidien d'une journée

Levé très tôt à 5h pour la traite des vaches afin de fournir les cuisines de l'hôpital pour la préparation des desserts et des crèmes. Ensuite, tout s'enclenche, nourrir les bêtes, récolter les œufs, préparer les terres aux semences etc... Il n'y avait jamais de fin. C'était 7 jours sur 7 et 365 jours par an. Mes parents ne s'accordaient jamais de vacances.

Le repas des malades était livré en 2 cv dans des gamelles en fer. Maman les servait dans notre cuisine familiale. Elle surveillait leur comportement, car à tout moment, tout pouvait dériver surtout à la prise des médicaments. Tout pouvait voler en éclats pour pas grand chose. Mais ma mère avait une patience et un don pour apaiser. Finalement, j'ai peu de souvenirs « de grand clash », mais nous n'étions pas apeurés.

Gilbert était le plus attentionné. C'est lui qui nous a appris à faire du vélo. C'était un peu l'allié de maman car il cherchait toujours à se rendre utile aux tâches ménagères et il veillait de loin sur nous. Le moindre faux pas, la moindre bagarre entre nous, il lui rapportait.

Nous étions habitués à vivre avec eux malgré leurs différences liées à la maladie. On les respectait. Ils étaient là et faisaient partie de notre « vie » et on les aimait bien.

Maman nous a presque tous mis au monde dans cette ferme et le surlendemain elle retournait travailler. « Un sacré décalage » pour les femmes d'aujourd'hui !

Nous ne partions jamais en vacances. On ne quittait jamais la ferme sauf pour l'école, le caté tous en vélo. Nous avons dû attendre nos 15 ans pour voir la mer.

Cette période pris fin en 1970, entre autres, à cause de l'achat d'une vache malade atteinte de la tuberculose qui a contaminé toutes les bêtes.

Mon père a ensuite repris une place à la ferme à l'intérieur de l'hôpital et ma mère, un poste de lingère.

Nous avons quitté la ferme et rejoint la ville. Une vie plus moderne s'offrait à nous.

Je dédie ce fragment d'histoire à mes parents et aux personnels de l'établissement qui n'en connaissaient pas l'existence.

*Agnès Guerin,
Aide-soignante à l'USLD « Les blés d'Or »*



Mme et Mr Hubert,
Pierre et Gilbert,
et les enfants dans l'étable